

La Commune

ASSOCIATION DES AMIS ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2015 TRIMESTRE 3

SAMEDI 26 SEPTEMBRE 2015 DE 14H À 20H

FÊTE

DE LA COMMUNE

PROGRAMME EN PAGE 5

2015

NUMÉRO

63

Depuis quelque temps, les livres se multiplient, qui évoquent la Commune ou sa trace dans l'imaginaire collectif. Dans la capitale, des rues portent le nom de communards ou de communards. L'Hôtel-de-Ville lui-même a sa plaque, rappelant l'action courageuse de ceux qui siégèrent dans ses murs, entre mars et mai 1871. Mil-huit-cent-soixante-et-onze ne sera plus seulement « l'année terrible », mais la marque persistante d'un rêve exceptionnel. Voilà de quoi réjouir toutes celles et ceux qui aiment la Commune de Paris et tout particulièrement notre Association, qui n'a certes pas le monopole de cet amour, mais qui fait tant pour mettre fin à l'oubli.

Car la Commune a toujours eu deux adversaires, la haine et l'oubli. Pour contrer la haine, il suffit de montrer ce qu'était vraiment la Commune. L'oubli est plus insidieux, suggérant tantôt l'idée qu'il ne faut pas remuer les vieilles querelles, tantôt que la Commune serait d'un temps révolu. À cela il faut rétorquer que la Commune n'était pas une querelle, mais une exigence. Qu'elle n'était pas seulement un rêve fou, mais la désignation, fût-elle incertaine encore, d'une société possible.

Et on peut surtout rappeler qu'elle énonçait quelques principes simples, à usage immédiat, dont l'oubli s'est toujours payé chèrement. Un pouvoir du peuple, par le peuple, pour le peuple... Qui peut nier que c'est pour ne pas pousser cette logique que notre démocratie s'anémie ? L'égalité des conditions et pas seulement l'égalité en droit... Qui pourrait

contester que l'inobservation de cette attente déchire nos sociétés, attise les haines, alimente l'exclusion et la violence ?

Savoir comment être fidèle aux idéaux de la Commune n'a rien de simple, et ce n'est pas à notre association de faire la leçon. Mais rappeler sans relâche ces idéaux, exposer ce que les femmes et les hommes de la Commune en firent, en si peu de temps, voilà notre mission.

Dans l'immédiat, cela nous conduit à avancer deux demandes. Tout d'abord, la visibilité de la Commune dans l'espace public ne devrait-elle pas être complétée par un geste plus symbolique encore : dans une capitale où la mobilité est cruciale, la Commune de Paris 1871 ne mériterait-elle pas qu'une station de métro parisien porte son nom ?

Et si les idéaux sont si propulsifs et si modernes, est-il admissible que, à 144 ans de distance, les condamnés d'alors restent juridiquement coupables ? En 1880, toutes et tous furent amnistiés. Mais amnistier n'est pas décharger de la faute.

Voici donc venu le temps de la réhabilitation.

ROGER MARTELLI

EN COUVERTURE



APPEL POUR UNE STATION DE MÉTRO « COMMUNE DE PARIS - 1871 »

Il est temps, plus que temps, que la Commune retrouve toute la place qui lui est due dans la mémoire parisienne et nationale. Certes quelques lieux de mémoire en rappellent le souvenir : Mur des fédérés, rares noms de rues, plaques...

Il reste que la Commune de Paris n'a toujours pas la visibilité forte dans l'espace public que nous souhaitons. On ne saurait ici résumer tout ce que la Commune a apporté à la République, dont elle fut le premier défenseur en 1871. Les communardes et les communards étaient profondément attachés aux valeurs républicaines et ils surent inventer des mesures démocratiques et sociales qui sont encore d'une brûlante actualité, de la séparation de l'Église et de l'État à l'école laïque, gratuite et obligatoire, de l'égalité des salaires des femmes et des hommes à la citoyenneté des étrangers, du droit du travail au droit au travail. Le peuple s'est alors exprimé dans le cadre d'une démocratie inédite où les citoyens ne sauraient abdiquer leur souveraineté dans les mains de qui que ce soit.

Ces ardents défenseurs du droit et de la justice furent victimes d'une répression terrifiante pendant la Semaine sanglante : des milliers et des milliers d'entre eux furent exécutés sommairement, sans procès, dans des abattoirs. Puis des milliers furent condamnés, hors de tout vrai droit, à la prison, à la déportation, au bannissement, aux travaux forcés...

L'amnistie de 1880, qui permettait aux exilés et déportés de revenir en métropole, ne signifiait pas une révision de leur procès. Aux yeux de la justice, ils demeuraient coupables. Et l'amnistie signifiait aussi l'amnésie. Une chape de plomb devait être mise sur la Commune de Paris de 1871. C'est cette chape de plomb qu'il faut aujourd'hui briser.

Nous proposons donc que la Commune de Paris soit enfin présente dans un des lieux les plus symboliques et les plus partagés de la mémoire parisienne : le métro. Le métro, indissociable de Paris et de l'agglomération parisienne, est un lieu de culture dont l'histoire de la capitale est une contribution majeure. Qu'une station fasse référence à la Commune de 1871 est ainsi tout naturel et rétablirait un équilibre plus conforme à l'histoire.

Qu'une station de métro prenne le nom de « Commune de Paris

1871 » à Paris paraît actuellement possible avec les projets de développement du réseau de la RATP dans les dix ans à venir, en particulier avec le prolongement de la ligne 14 vers le Sud.

Mais nous savons que cela ne se fera que si un puissant mouvement favorable à cette initiative se développe. C'est dans ce sens que nous signons cet appel.

Quelle force cela donnerait à notre République, si imparfaite et si menacée, que l'annonce de l'ouverture d'une station « Commune de Paris-1871 » !

Une liste exhaustive des signataires sera publiée dans notre prochain bulletin.

JEAN VAUTRIN NOTRE AMI



Jean Herman, dit Jean Vautrin, était entre autres réalisateur de cinéma, acteur, écrivain ; il a notamment publié avec Tardi *Le Cri du peuple*, un ouvrage consacré à la Commune de Paris.

Vous pouvez consulter, sur notre site : www.commune1871.org, un article de Roger Martelli intitulé *Jean Vautrin ou le peuple debout*.

Jean Vautrin était, depuis de longues années, un fidèle adhérent de notre association. Depuis que la maladie l'avait un peu éloigné de nous, cet homme chaleureux tenait à nous envoyer chaque année ses vœux de félicitations pour le travail que l'association accomplit afin de faire connaître la Commune et les idéaux des communards. Il avait travaillé avec nous lors de ses travaux nécessaires à la construction de son excellent ouvrage *Le cri du peuple*. Lors du festival d'Uzeste, proche de chez lui dans le Sud-Ouest, où nous tenions un stand de diffusion d'œuvres sur la Commune, il avait été présent une grande partie de la journée avec nous. Après la récente mort de Cabu, notre comité de parrainage est à nouveau lourdement frappé. Jean avait soutenu tous nos combats dont celui de la réhabilitation et récemment encore, il avait signé l'appel pour obtenir à Paris une station de métro « Commune de Paris 1871 ». Nous perdons un grand ami tellement proche de notre activité quotidienne.

FÊTE DE LA COMMUNE 2015

Le 26 septembre prochain, nous nous retrouverons place de la Commune de Paris pour fêter tous ensemble la révolution du printemps 1871.

De la Commune, reste souvent le souvenir d'une capitale insurgée, d'une ville couverte de barricades et d'une guerre civile qui s'achève par la tragédie de la Semaine sanglante, aux lueurs des incendies et aux bruits des fusillades accompagnant une répression massive. Pourtant, pendant deux mois, la Commune a porté les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité, à travers l'émergence du droit du travail et du droit au travail, l'école laïque, gratuite pour tous, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la défense de l'intérêt général par l'extension des services publics, la reconnaissance de la citoyenneté aux étrangers et des avancées significatives vers l'égalité salariale des femmes et des hommes. En 72 jours, la Commune crée la plus authentique démocratie qui ait jamais existé à travers le monde. Une démocratie avec des élus responsables et révocables, s'ils ne tiennent pas leurs engagements. Ils sont sans cesse contrôlés par l'opinion : c'est le gouvernement du peuple par le peuple pour le peuple. Faire connaître l'oeuvre sociale et démocratique de la Commune, honorer la mémoire de ces femmes et de ces hommes qui ont lutté jusqu'à la mort pour un monde d'humanité et de justice n'est pas simplement un acte passéiste de souvenir, mais c'est montrer la modernité des décisions prises par la Commune, il y a 144 ans.

Venez nombreux en discuter avec nous lors de notre fête 2015 !

PROGRAMME DU SAMEDI 26 SEPTEMBRE 14H-20H

14h : Riton la Manivelle, son orgue de barbarie et Jean-Marc

15h : Nag'Air (Malène et Fanchon)

16h : Théâtre avec *Le rendez-vous du 18 mars*

17h : Le trio «Pas pour l'instant»

18h : intervention des Amies et Amis de la Commune

18h30 : Moblot

Sur la fête, vous trouverez un stand littérature, des tee-shirts, des objets de mémoire de la Commune et une buvette où nous aurons le plaisir de nous retrouver devant un communard, un rafraîchissement ou un gâteau confectionné par nos adhérents.

CONTRIBUEZ À LA RÉUSSITE DE LA FÊTE

En achetant et diffusant les bons de soutien dont le prix modique (1 euro) permet de populariser largement notre fête. Ils sont présentés en carnets de cinq. Ils peuvent être commandés au siège de l'association. En participant au montage et à la tenue des stands. Faites connaître vos disponibilités et préférences. En confectionnant gâteaux et friandises pour le stand des viennoiseries et en apportant des lots pour la tombola.

PLACE DE LA COMMUNE. PARIS XIII^E

Angle des rues de la Butte aux Cailles et de l'Espérance. M° Place d'Italie ou Corvisart

Nous poursuivons notre série d'articles qui va nous conduire à 1871, en 2021...

L'ANNÉE 1865

17 janvier 1865, au 12, rue de Passy, Pierre-Joseph Proudhon est mourant. Il a réuni ses proches et leur confie ses manuscrits. Parmi ceux-ci, un (inachevé) s'intitule, *Du principe de l'art et de sa destination sociale*. Proudhon y tient, il y travaille depuis plusieurs mois. Au début, c'était un court écrit pour préfacier un catalogue de son ami Courbet. Mais la réflexion sur l'art a pris le dessus et les chapitres se sont accumulés, aboutis ou esquissés. Le 19 janvier, Proudhon meurt, mais ses amis fidèles font paraître le livre quelques mois après chez Garnier.

GUSTAVE COURBET
PIERRE-JOSEPH PROUDHON ET SES ENFANTS EN 1853
HUILE SUR TOILE (1865-1867)



Parmi ses amis, Courbet, qui est terriblement affecté par la nouvelle de la mort de son ami et « pays ». Il décide immédiatement de peindre un portrait de Proudhon (qui avait toujours refusé de son vivant de poser pour lui). C'est aussi un acte militant car de longue date Courbet sympathise avec les théories sociales de son ami. Il contacte Castagnary, un journaliste socialisant pour qu'il lui fournisse des documents, des photographies de Proudhon, de ses enfants (décédés). Puis il se met à l'œuvre dans son atelier du 32 rue Hautefeuille, cette ancienne chapelle, lotie de longue date.

Le tableau, intitulé *Pierre-Joseph Proudhon et ses enfants en 1853*, a été souvent analysé : clairement Proudhon y est représenté en blouse d'artisan, à la manière d'un homme du peuple, un habit qu'effectivement il appréciait. Il semble ne pas prendre de pose. La présence des deux filles, dont l'une joue et l'autre apprend ses lettres, humanise le philosophe, mais surtout permet une allégorie de l'enfance idéale (l'instruction et le jeu).

Courbet n'avait pas eu connaissance du livre posthume où Proudhon avait écrit : « *Peindre les hommes dans la sincérité de leur nature et de leurs habitudes, dans leurs travaux, dans l'accomplissement de leurs fonctions civiles et*



LE NUMÉRO 3
DU MERCREDI 14 MAI 1865
DE CANDIDE

domestiques, avec leur physionomie actuelle, surtout sans pose [...] comme but d'éducation générale et à titre d'avertissement esthétique : tel me paraît être, à moi, le vrai point de départ de l'art moderne. » Le tableau reflète-t-il ce sentiment de l'art de Proudhon ? Certes le réalisme est là, mais la pose du penseur situe bien davantage l'œuvre dans une filiation esthétique qui part au moins de Raphaël.

Quelques semaines plus tard, le jeune Zola écrit un violent pamphlet, *Mes Haines*, contre le livre de Proudhon y voyant la « *négation de l'art* », mais faisant de Courbet d'abord un très grand peintre de « *la famille des faiseurs de chair* ». Et il est bien vrai que quelques semaines après avoir achevé son portrait de Proudhon, Courbet rencontre une jeune irlandaise, Johanna Hiffenan, probable modèle de *L'Origine du monde* !

HISTOIRE

Mais tous plaident pour la liberté de l'art : « *on devient peintre en laissant à chacun l'entière direction de son individualité, la pleine liberté de son expression propre* », écrit Courbet en ouvrant un atelier pour jeunes peintres. Quelques années plus tard, le débat rebondira, fructueux, pendant la Commune.

Ce 3 mai 1865, au petit matin, c'est la ruche dans des petits bureaux du 3 place de la Sorbonne : c'est que l'on s'affaire au lancement du premier numéro de *Candide*, un nouveau bihebdomadaire dont l'éditorial annonce : « *Candide ne veut pas être un journal futile. Ce genre est peu de son goût. Il désire encore moins être un journal ennuyeux. La concurrence l'écraserait. Instruire et plaire c'est son vœu. C'est beaucoup d'ambition sans doute. Tout le monde ne sait pas mêler l'utile à l'agréable* ».

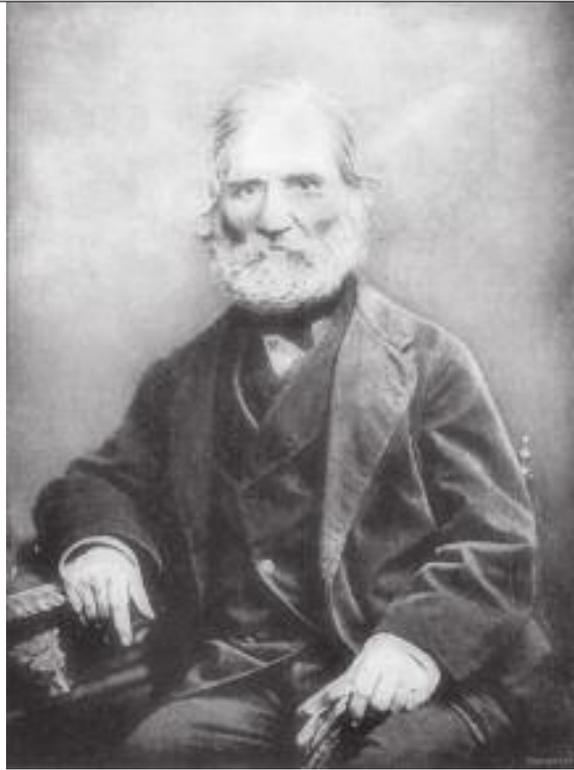
L'auteur de l'édito est anonyme, et pour cause, c'est Blanqui ! Enfermé depuis quatre ans à Sainte-Pélagie, il bénéficie d'un mieux depuis février, installé dans une chambre gardée de l'hôpital Necker. Il vient d'avoir 60 ans et a alors le plaisir de recevoir toute une foule de jeunes étudiants qui veulent rencontrer le célèbre révolutionnaire. Parmi les visiteurs les plus assidus, Gustave Tridon, son principal disciple, Eugène Protot et Charles Longuet. On complotte l'évasion de Blanqui, qui aura lieu en août, mais surtout la préparation d'un journal destiné en premier lieu à la jeunesse des écoles. Ce sera *Candide*. On décide de porter la lutte sur le terrain philosophique, pour éviter les foudres de la censure, sans doute, mais aussi parce que, pour Blanqui, la lutte anticléricale et pour l'athéisme doit être au cœur du combat républicain. Sous le pseudonyme de Suzamel (de Suzanne-Amélie, les prénoms de sa femme, une peintre trop méconnue), Blanqui y écrit de longs articles érudits sur l'Église, la

religion et leur nocivité. Il y dénonce violemment les monothéismes israélites ou chrétiens.

Certains lui reprochent cette primauté donnée à la question religieuse au détriment de l'économie. Mais le journal a un succès considérable, il tire à plus de 10 000 exemplaires (plus que *Le Temps*). Il est lu, discuté dans les cafés du quartier latin. Il publie en feuilleton un futur chef d'œuvre de la littérature, *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel en Flandres et ailleurs* de Charles De Coster. Sa radicalité lui vaut de rapides ennuis. Le 27 mai paraît le huitième et dernier numéro, suite auquel le journal est supprimé par la censure avec distributions de prison et d'amendes... pour délit d'outrages à un culte officiel.

Le Candide n'était pas le seul journal du quartier. Charles Longuet et Rogeard avaient fondé quelques mois avant *La Rive gauche*. Cette ébullition des étudiants parisiens allait encore se manifester quelques mois après à Liège lors d'un grand congrès international d'étudiants. Les étudiants français, comme Jaclard ou Lafargue, y multiplient les professions de foi socialistes ou matérialistes ! Et on ne manqua pas d'aller à Bruxelles saluer le « Vieux ». Le « parti » blanquiste allait se constituer. Blanqui allait compter bientôt 2 000 soutiens en 1869-1870, qui ne manqueraient pas à la Commune !

Il paraît que la grève est devenue légale depuis la loi du 25 mai 1864 ! Et la situation se tend à Saint-Etienne, en ce mois de septembre 1865. Un peu comme à Lyon, il y a une fabrique dans la ville. On y produit des rubans et velours



AUGUSTE BLANQUI

de grande renommée. Toute la ville vit au rythme de ce travail. Joannès Caton, déporté en Nouvelle-Calédonie, se souvient : « *Je me sens de nouveau bercé par le bruit accoutumé et monotone des métiers tissant le velours et du rouet préparant les canettes. J'entends le clairon et les tambours faisant école sous les murs du cimetière de Valbenoite, et mes souvenirs, à cette évocation, arrivent en foule. O pataire, crie l'acheteur de vieux (...)* Et c'est le son des cloches des usines voisines (...) déversant leur peuple dans la rue, tous s'éparpillant pour aller à leur repas... Et le bruit des rouets... des métiers revient... me berce... et je m'endors sur la montagne, sous les hirondelles, entre les rochers recouverts de lichens et de mousses. »

Le découpage social est complexe. La majeure partie de la production est assurée encore par des petits fabricants, mais de plus en plus dépendants des négociants. Et de grandes maisons et usines apparaissent comme celle des frères Giron. Il y a alors des maîtres et compagnons veloutiers, des « contremaîtres » dans les usines, des ouvriers veloutiers, des ourdisseuses, des dévideuses. Pour toutes et tous la vie est dure, le travail long et pénible. Progressivement se forme un salariat moderne. Les rubaniers et veloutiers ont fondé une petite mutuelle. Au début de 1865, la revendication d'une hausse des tarifs pour mieux vivre est avancée ; en juin, un comité de onze membres est créé. En août, Giron reçoit une délégation de « contremaîtres » demandant une hausse des « tarifs ». Il ne croit pas à une grève et dit à son frère qu'il peut dormir tranquille. Il se trompe lourdement ! En septembre plusieurs centaines de veloutiers se réunissent et votent la grève. Celle-ci va connaître un grand développement et des formes d'organisation inédites.

Un comité central de grève est créé. Il se réunit chez son trésorier, Thomas, 21 Place Chavanelle. Il divise la ville en quatre sections, chacune dirigée par un comité de quinze à vingt membres. La grève est très forte. Elle se déplace d'usine en usine, d'atelier en atelier. On organise le bris des vitres des *jaunes*. « *Jamais une association ne fut plus complète et plus parfaite* », écrit le procureur. En novembre, la répression s'abat sur la ville. Les « meneurs » sont condamnés à plusieurs mois de prison. La grève avait été tolérée mais pas l'organisation ! Mais le mouvement n'est pas mort, les ouvriers se replient sur la mutuelle qui connaît un vif essor. Et nombre des jeunes grévistes se retrouveront dans la Commune de Saint-Etienne, le 25 mars 1871.

LOUISE MICHEL LA COMBATTANTE DU FORT D'ISSY-LES-MOULINEAUX

Louise Michel combattit au Fort d'Issy-les-Moulineaux au sein du 61^e bataillon de marche de Montmartre. Elle parle de son passage au Fort d'Issy : « ...J'y passe une bonne partie du temps avec les artilleurs... Voici les femmes avec leur drapeau rouge percé de balles qui saluent les fédérés ; elles établissent une ambulance au fort, d'où les blessés sont dirigés sur celles de Paris, mieux agencées... Moi, je m'en vais à la gare de Clamart, battue en brèche toutes les nuits par l'artillerie versaillaise. On va au fort par une petite montée entre les haies, le chemin est tout fleuri de violettes qu'écrasent les obus... »

Dans ses mémoires, Louise Michel cite une vingtaine de femmes qui l'accompagnèrent, mi cantinières, mi soldates : « ...elles pansèrent les blessés sur les champs de bataille et souvent ramassèrent le fusil d'un mort. » « *Je crois que je n'étais pas un mauvais soldat.* »

On sait qu'elle a tenu, seule avec un africain, ancien zouave pontifical, une tranchée devant la gare de Clamart, pendant une nuit entière.

Le *Journal officiel* du 10 avril parle d'elle : « *Dans les rangs du 61^e bataillon, combattait une femme énergique, elle a tué plusieurs gendarmes et gardiens de la paix.* » Et Clemenceau, après être allé au Fort d'Issy, dit son admiration : « *Jamais je ne la vis plus calme. Comment elle ne fut pas tuée cent fois sous mes yeux, c'est ce que je ne puis comprendre. Et je ne la vis que pendant une heure.* »



« FUNÉRAILLES À PARIS
DE GARDES NATIONAUX » (DÉTAIL).
PARUTION DU 6 MAI 1871

THE GRAPHIC LA VISION DE LA COMMUNE DANS UN JOURNAL ANGLAIS DE L'ÉPOQUE

La presse anglaise contemporaine de la Commune de Paris s'est beaucoup intéressée à l'événement qui se passait en France en 1871. Deux grands hebdomadaires illustrés existaient en Angleterre alors. Le plus ancien, *The Illustrated London News*, qui commença à paraître en 1842 sur 16 pages incluant 32 estampes, inspira le journal français *L'Illustration* dont le premier numéro sortit le 4 mars 1843. Mais nous nous intéresserons ici

à un journal plus récent, encore plus novateur, et d'une qualité artistique supérieure : *The Graphic* édité pour la première fois le 4 décembre

THE GRAPHIC
AN ILLUSTRATED WEEKLY PICTORIAL

LA MANCHETTE DU JOURNAL



1869. Il est créé par William Luson Thomas (1830-1900), artiste graveur sur bois, ami de Charles Dickens et réformateur social. Il travailla d'abord à *The Illustrated London News* et il y acquit la conviction que les illustrations pouvaient avoir une grande influence sur l'opinion publique. Aussi lorsqu'il créa *The Graphic*, il veilla particulièrement à recruter des artistes de qualité pour l'illustrer, espérant ainsi inspirer le public pour lutter contre les maux de la société victorienne.

The Graphic est un somptueux hebdomadaire de 24 pages imprimé sur un papier d'une qualité telle qu'elle permet des gravures sur bois bien supérieures à celles des hebdomadaires français de la même époque. Le journal paraît le samedi au prix de six pence à l'origine. Il connaît dès le départ un grand succès et va employer plus de 1 000 personnes. Sur une année, il publie de 1 000 à 1 200 gravures de différents formats.

C'est dire, sur la période qui nous intéresse, combien ces gravures constituent un ensemble iconographique très riche et intéressant beaucoup plus original que la presse française équivalente. Alors que cette dernière saisit des scènes collectives vues de loin (les barricades, les scènes militaires, la chute de la colonne Vendôme, les incendies, les ruines de Paris), les artistes du *Graphic* regardent tout de façon très détaillée, la vie quotidienne des gens à hauteur d'homme, de façon humaniste qu'on pourrait comparer aux photographes français après 1945 (Ronis, Boubat, Doisneau, Cartier-Bresson) : ainsi dans une queue devant une charcuterie, on voit les gens du peuple, dans leur diversité, des enfants, mais aussi des vieillards, quelques bourgeois mieux habillés, tous faisant la queue sous la pluie calmement et avec patience (mars). Chacun est individualisé avec « sa bouille ». Même calme dans une



« TRAVERSÉE D'UNE RUE
SOUS LES BOMBARDEMENTS
- UNE SCÈNE À PARIS » (DÉTAIL).
CI-DESSOUS : LA SCÈNE ENTIÈRE
PARUTION DU 27 MAI 1871



autre scène simple, croquée sur le vif de traversée de la rue sous le feu (27 mai)* avec des hommes en sabots, des mères tenant leurs enfants tendrement. Une autre gravure montre des femmes distribuant des boissons aux combattants derrière les barricades (15 avril) ; encore un rassemblement des femmes du peuple dans une gravure en gros plan d'une grande puissance artistique (29 avril) ; une manifestation à Londres de soutien à la Commune avec musique, banderole et drapeau (29 avril). Les scènes collectives n'éliminent pas la vision de près. D'autres scènes de groupe : un grand rassemblement pour les funérailles de gardes nationaux tués au combat avec beaucoup d'en-

fants et de femmes recueillis et graves (6 mai) ; un meeting d'un club républicain rouge avec uniquement des hommes, la plupart barbus, écoutant l'auditeur sur l'estrade, certains lisant le journal ou devisant en petits groupes (25 mars) ; on note ici le souci du détail réaliste ou même parfois humoristique. Un autre meeting mêlant hommes, femmes et enfants dans l'église de Saint-Nicolas-des-Prés (10 juin 1871) ; un meeting d'un club de femmes à la Boule noire, boulevard Rochechouart (3 juin) ; un enterrement devant une fosse commune au Père-Lachaise en présence d'une foule nombreuse et recueillie (27 mai). Enfin, le journal s'attarde sur la Semaine sanglante et la

« RÉUNION D'UN CLUB COMMUNARD
DANS L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS-DES-PRÉS. »
PARUTION DU 10 JUIN 1871



MEETING OF A COMMUNIST CLUB OF THE CIRCULAR OF ST. NICOLAS DES PRÉS

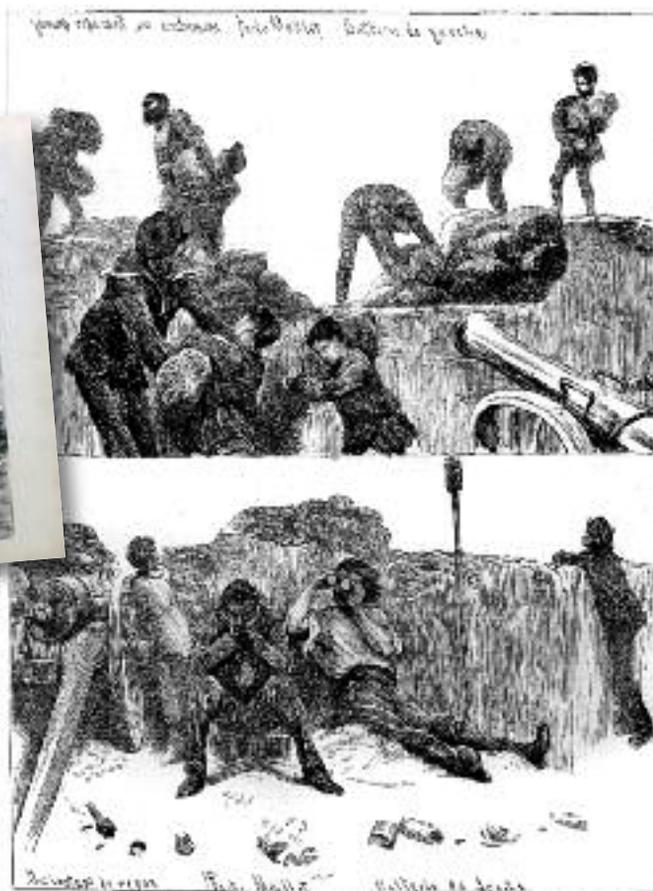
COUVERTURE DU N°77-VOL.III
DU SAMEDI 20 MAI 1871



EN HAUT À DROITE :
« GAMINS RÉPARANT
UNE EMBRASURE.
PORTE MAILLOT.
BATTERIE DE GAUCHE. »

CI-CONTRE :
« UN INSTANT DE REPOS.
PORTE MAILLOT.
BATTERIE DE DROITE. »

PARUTION DU 13 MAI 1871



répression versaillaise ; communards enchaînés conduits à Versailles ; gros plan sur une femme, mains ligotées, tirée par une corde, marchant au milieu des soldats à cheval ; femmes essayant de voir les prisonniers à Versailles (24 juin). On peut remarquer que la présence des femmes et des enfants est très importante dans toutes ces gravures.

Donc une très riche documentation, mais aussi de véritables gravures d'art faites par de grands artistes anglais : Horace Harral, Thomas Charles Leeson, E. Buckman, Mathew White Ridley (plusieurs gravures ne sont pas signées ou le sont par des initiales à identifier), mais

aussi français : G. Durand, Félix Régamay qui s'implique dans la Commune et doit s'exiler pendant plusieurs années après mai 1871 à Londres où il aidera financièrement Rimbaud et Verlaine lorsqu'ils y arrivent en 1872.

Le fait que *The Graphic* soit un journal étranger lui donne un recul, une liberté de ton et une certaine objectivité que n'ont pas eu les journaux français de l'époque et en fait une mine de documentation qui reste encore à explorer comme le reste de la presse britannique.

PAUL LIBSKY

* Les dates font référence à la publication dans le journal.

LES « LARGESSES » DU COMMANDANT RÉVEILLÈRE

Le 1^{er} juin 1875, le transport à vapeur l'*Orme*¹ quittait la rade de Brest pour la Nouvelle-Calédonie, avec 24 déportés extraits du dépôt spécial de Saint-Brieuc, dont 8 « blindés »², appelés à séjourner à la presqu'île Ducos, et 16 « simples » destinés à l'île des Pins. Le 4 juin, ils étaient rejoints par 235 forçats du pénitencier-dépôt de Saint-Martin-de-Ré « transportés » à l'île Nou. Au terme de sa circumnavigation, le navire était de retour à son port d'attache, le 1^{er} février 1876, et, le lendemain, le capitaine de frégate Réveillère, qui l'avait commandé, était convoqué par le préfet maritime Méquet : « *Je vous l'avoue, avec naïveté, Amiral, bien loin de craindre un blâme sur ma gestion de l'Orme, je croyais à des félicitations.* » À sa « profonde stupéfaction », il eut, en effet, à répondre des assertions contenues dans deux lettres que la censure militaire avait retenues à Nouméa et communiquées au ministère de la Marine et des Colonies.

De l'île des Pins, Léon Bourdon³ avait écrit à son beau-frère : « *Les nouveaux venus ne tarissent pas d'éloges sur le commandant et les officiers de l'Orme, pour la façon dont ils ont été traités à bord. Au passage de la Ligne, on leur a envoyé deux bouteilles de Château Margaux,*

deux de Saint-Émilion, deux de Champagne, une caisse de cent londrès⁴, un kilo de tabac, double ration de vin, etc. On les a laissé fumer à discrétion et fait monter deux fois par jour sur le pont. Il y a loin de ces Messieurs à ceux du Var⁵ ; enfin, ils ont mis trente-cinq jours de moins. ». Dans une autre missive, adressée à son père, le même déporté ajoutait : « *Ils ont été exemptés de ces mille et une vexations dont nous avons été abreuvés.* »

Louis Redon, dans son journal *Les Galères de la République* édité par Sylvie Clair (1990), nous dit ce que furent ces cinq mois de traversée à bord du *Var*, « à la merci » de Luc Testu, marquis de Balincourt : « *En France, dans toutes les prisons que nous avons traversées, on nous traitait comme des vaincus, mais comme des hommes ; ici, on nous traite plus durement que les condamnés aux travaux forcés. En effet, ces derniers jouissent d'une liberté bien plus considérable que celle qui nous est laissée ; ils sont, pour la plupart, employés une partie de la journée sur le pont à des travaux insignifiants, ils ont donc le grand air. Mais ce n'est pas tout, on leur fait pour les indemniser de leurs corvées des distributions d'eau-de-vie et de tabac. N'est-ce pas que cela est conforme à la justice que nous étions en*



LE COMMANDANT RÉVEILLÈRE
(SOURCE : ESPACE TRADITIONS
DE L'ÉCOLE NAVALE)

droit d'attendre de nos convoyeurs ? » Du moins, au passage de l'équateur, pour asperger les déportés, « *on fit pomper les forçats* »... À l'île des Pins, où il trouvera la mort le 6 avril 1876⁶, l'instituteur Redon, informé par ses camarades qu'ils « *ont été admirablement traités à bord de l'Orne* », croit « *devoir conserver [...] les noms de l'état-major de ce navire* », et, à celui du commandant, ajoute ceux des lieutenants de vaisseau Piton et Périé.

Contrairement au commandant du *Var*, dont Louis Redon ne sait s'il est légitimiste ou bonapartiste, Paul Réveillère est un républicain incontestable qui, sous le pseudonyme de Paul Branda (nom de famille de sa mère), est l'auteur d'une œuvre pléthorique. Dès 1871, il s'interrogeait : « *Après M. Thiers ?... Que*

ferons-nous ?... Il faudra bien en revenir à la monarchie. On le pense, on le dit. [...] Pour nous, nous n'hésitons pas à le proclamer : le citoyen sympathique à la Nation, digne par nos destinées, c'est le Président de l'Assemblée nationale ». Jules Grévy avait donc ses faveurs, mais il suggérait à Gambetta de se tenir en réserve de la République, et il ne se trompait guère sur le risque d'une restauration que le futur Henri V ne fit échouer que par fidélité au drapeau blanc. Ces lignes sont extraites d'une brochure de 30 pages intitulée : *Communeux*, dans laquelle Réveillère, tout en dénonçant les hommes d'ordre, « *ducs, marquis, barons ... et nobles sans titres, [...] portés à l'Assemblée par un malentendu populaire* », exprime l'espoir que « *la fin prochaine d'une insurrection à jamais infâme* » permettra à la France de reconquérir « *sa capitale déshonorée*. »

En réponse aux interrogations du ministre Montaignac de Chauvance, qui, dans sa lettre au préfet maritime, s'étonne de l'attention toute particulière qu'il aurait prêtée aux déportés, il affirme que sa sollicitude s'était « *également étendue sur les transportés* », et qu'il devait « *à tous, quelle que fût leur position à bord, toute la commisération compatible avec l'ordre du bord et la sûreté générale*. » De fait, aucun décès ne fut enregistré parmi les condamnés durant la traversée, notamment parmi les « *insurgés* », dont le médecin du bord signale, dans son rapport, qu'ils « *étaient pour la plupart d'un âge assez avancé et tous plus ou moins anémiés* ». Si, à l'arrivée à Nouméa, le 29 septembre 1875, il fallut en diriger cinq vers l'hôpital, ils ne furent que deux à trouver la mort en Nouvelle-Calédonie bien après avoir été débarqués, Alfred Billioray, membre de la Commune, le 27 février 1877, et Louis Landon, quelques mois plus tard.



L'ORNE
[SOURCE :
DÉPARTEMENT MARINE
DU SERVICE HISTORIQUE
DE LA DÉFENSE]

Si le commandant Réveillère reconnaît que « le petit nombre des déportés, leur isolement, leur état de maladie leur ont fait accorder quelques petites douceurs dont ils se sont montrés reconnaissants », il s'attache à démêler des faits « racontés par un enthousiaste qui n'était pas sur les lieux. » Il n'y aurait eu, lors du passage de la Ligne, le 28 juin, de fête et de double ration que pour les 227 hommes du bord et les 116 passagers libres, et ce ne serait que huit ou quinze jours après que furent transmises au commandant des caricatures le représentant, lui et son chien, accompagnées de « vers ampoulés » chantant ses vertus et la richesse de sa cave. Aussi est-ce « le plus naturellement du monde » qu'il invita son maître

d'hôtel à offrir aux déportés « huit bouteilles de [son] vin, une boîte de cigares et deux paquets de tabac ». L'autorisation de fumer dans leur batterie ne leur a été accordée qu'à « des heures réglées », quand le temps ne leur permettait pas de monter sur le pont, mais elle était refusée aux transportés qui étaient dix fois plus nombreux. Pour le reste, le commandant Réveillère regrette amèrement, « après trente années de service pendant lesquelles il n'a eu que des félicitations de ses chefs, [...] de voir mettre son honneur en doute sur la foi de quelques cancons de déportés ! »

Le rapport d'inspection ayant salué « l'ordre et la tenue » du navire, « ainsi que la discipline et l'instruction de son équipage », le ministre voulut bien se satisfaire des explications de Paul Réveillère, mais ajoutait qu'en l'appelant au commandement de l'Orme, il lui avait « donné un témoignage de confiance que

n'informait en rien la demande d'explications » qui lui avait été transmise. « *Cet officier supérieur a donc montré dans cette circonstance une susceptibilité exagérée que je ne saurais approuver. Vous voudrez bien l'en informer* », demanda-t-il au préfet maritime, en concluant qu'il n'y avait pas lieu de donner suite à l'affaire.

De fait, la carrière de Réveillère se poursuivit sans heurts : promu capitaine de vaisseau en 1881 et commandeur de la Légion d'honneur en 1886, il termina sa carrière comme contre-amiral et grand-officier. La veille de son départ à la retraite, un blâme lui fut toutefois infligé, en mars 1890, pour n'avoir pas sollicité l'autorisation de publier, sous un pseudonyme qui ne semblait pas avoir été jusqu'alors percé, une trentaine d'opuscules (dont le journal tenu à bord de *l'Orme*, qu'il intitula *les Trois caps*). À sa mort, à Brest, en 1908, à l'âge de 79 ans, cet humaniste exprima le désir que les honneurs militaires ne lui fussent pas rendus et, ne croyant « *à l'efficacité d'aucune cérémonie pratiquée par une église* », il exigea que sa

dépouille, accompagnée d'un crucifix, fût directement conduite de la maison mortuaire au cimetière, dans le « car des pauvres », une charrette tirée par un seul cheval.

■ **YANNICK LAGEAT**

(1) Ce trois mâts à hélice, initialement conçu pour le transport des chevaux, fut utilisé comme ponton-prison pour quelque 600 insurgés à l'île d'Aix (de juin 1871 à décembre 1872), avant d'assurer le transfert en Nouvelle-Calédonie de 574 déportés et de 495 condamnés aux travaux forcés en 1873, 1874 et 1875.

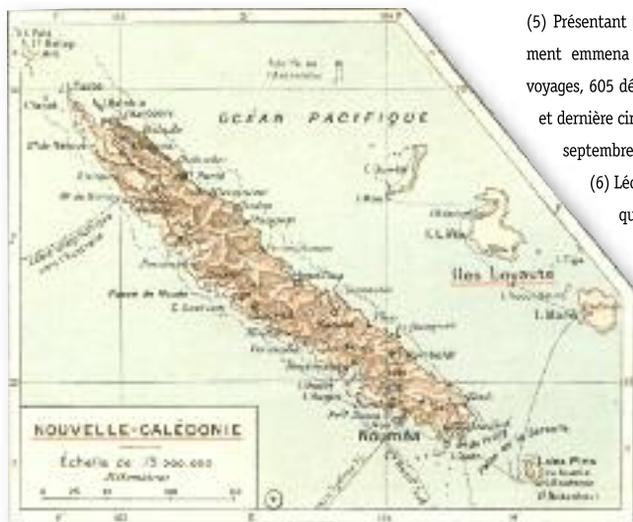
(2) Étaient ainsi désignés les condamnés à la déportation en enceinte fortifiée qui y jouissaient « *de toute la liberté compatible avec la nécessité d'assurer la garde de leur personne et le maintien de l'ordre.* ».

(3) Né à Paris en 1835, ce confectionneur pour enfants (à moins qu'il n'ait été employé de banque) avait échappé à toute poursuite avant d'être condamné à 5 ans de prison, en février 1874, pour coups et blessures suivis de mort, en bénéficiant de circonstances atténuantes. Il fut déferé devant le 4^e conseil de guerre après que son dossier avait révélé sa participation à la Commune en tant que capitaine de l'artillerie fédérée.

(4) Ces cigares étaient fabriqués avec du tabac cubain dans la capitale britannique (de l'espagnol londrès, de Londres).

(5) Présentant les mêmes caractéristiques que *l'Orme*, ce bâtiment emmena en Nouvelle-Calédonie, à la faveur de trois voyages, 605 déportés et 585 forçats. À l'issue de sa quatrième et dernière circumnavigation, il débarqua à Port-Vendres, le 2 septembre 1879, 427 amnistiés ou graciés.

(6) Léon Bourdon lui rendit hommage dans le discours qu'il prononça, le 14 juin 1879, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire des 241 déportés alors enterrés au cimetière de l'île des Pins, et il en communiqua le texte à la veuve de Louis Redon qui avait accompagné son mari dans son exil ultramarin et était revenue en métropole avec leur fils.



NOUVELLE-CALÉDONIE LA BARBARIE DU BAGNE POUR LES COMMUNARDS

Depuis le milieu du XIX^e siècle, l'autoritarisme du Second Empire impose aux travailleurs une discipline de fer malgré la promesse de « l'extinction du paupérisme »¹. Le mouvement de la Commune promet une libération morale, physique et politique de la population de Paris. Celle-ci vient d'éprouver un siège terrible de la part des Prussiens, son besoin de liberté va se manifester à l'intérieur de la ville face à un monde politique malhonnête. Adolphe Thiers remerciera sa clientèle électorale en s'opposant à l'impôt sur le revenu et en majorant celui sur la consommation. La victoire militaire des versaillais, les exécutions sommaires en masse et à l'aveugle furent suivies d'une répression impitoyable. Citons notamment l'égoûtement des blessés dans l'ambulance du Dr Faneau, près du séminaire de Saint Sulpice, le 25 mai 1871. Ce dernier fut exécuté malgré ses cris d'innocence.

Roger Pérennès a fait une étude exhaustive de tous les condamnés à l'exil² à partir du camp de Satory jusqu'au bagne de Nouvelle-Calédonie. Le transfert se fait en wagons à bestiaux pour la majorité d'entre eux : une bâche recouvre le wagon, les portes sont fermées sur 600 prisonniers, l'eau est raréfiée, les biscuits de guerre sont jetés à terre ; chaque wagon comprend quarante prisonniers tassés les uns sur les autres durant plus de trente heures sur les 600 km parcourus. Les blessés et mourants

sont piétinés au sol. En dehors des quatre ports de l'Atlantique, Toulon sera celui réservé aux condamnés aux travaux forcés en instance pour la Nouvelle-Calédonie ; 27 000 prisonniers seront détenus dans les forts et pontons, Satory étant vidé progressivement. Jusqu'en 1874, 400 prisonniers seront interrogés tous les jours sur la base de renseignements d'enquêtes de police, voire de lettres de dénonciation (près de 400 000), dont 25% anonymes. Lorsque les prisonniers comparaissent devant les tribunaux de guerre à Versailles, ils n'ont retrouvé aucun contact avec leurs familles, n'ont pas de défenseurs et sont condamnés avant d'être entendus. Ils retournent dans les forts et pontons en attendant leur départ vers les pénitenciers, l'un à Saint Martin de Ré, l'autre au bagne de Toulon qui restera en service jusqu'en 1874. Aucune distinction ne se fera entre prisonniers politiques et détenus de droit commun. Les prisonniers retenus durant neuf mois sur les pontons sont immatriculés. Ils ont droit à un hamac et une couverture, toute manifestation d'opposition est réprimée, la nourriture est réduite à un morceau de bœuf salé, des fèves, le tout assaisonné par de l'huile de poisson. La toilette se fait à l'eau de mer. 4 416 communards furent détenus dans les forts et pontons comme forçats, tous des hommes. Malheureusement, cinquante femmes très militantes partirent en Guyane pour un aller sans retour vers la « guillotine sèche ».

LE CALVAIRE DÉBUTE DANS LE WAGON CELLULAIRE

La loi de transportation en 1854 est une loi de moralisation pour tromper l'opinion internationale sur l'expansionnisme du Second Empire : il fallait punir les communards en les « attachant au sol » de la Nouvelle-Calédonie. Alexis Trinquet, dans son ouvrage, *Dans l'enfer du bagne*, décrit l'arrivée des 251 communards transportés à Toulon avant d'être acheminés au pénitencier de l'île de Nou. Son calvaire débute à la gare de Lyon dans l'ignorance de son sort par sa famille. L'incarcération commence dans le wagon cellulaire : menottes aux mains, entraves aux jambes, la station allongée est impossible durant le trajet jusqu'à Toulon. Le bagnard va

être initié à la déshumanisation. Il est rasé, subit le ferrement à la forge avec une manille fermée par un clou rivé à froid, une chaise de 6 kg est solidaire du ferrement pour l'accouplement à un autre forçat. Appel à 5h du matin, station debout sans limite de temps, travail toujours enchaîné, couché sur une planche ; les chaînes sont jetées au sol sur ordre, un surveillant enfile une tringle dans chaque anneau des vingt-quatre condamnés, un cadenas fixant chaque extrémité. Le 24 novembre 1871 part le premier bateau : le *Jura* qui est un bateau usagé et rehaussé comprenant quatre cages rectangulaires pouvant contenir jusqu'à quatre-vingts condamnés, l'Atlantique est traversé deux fois vers l'Ouest, puis vers l'Est, la vitesse est de cinq

NOUMÉA ET L'ÎLE DE NOU
(SOURCE: BERNARD-GUINARD.COM)



nœuds sur 6 000 miles. Aucune protection n'est assurée contre le froid austral, le scorbut et la dysenterie font des ravages, toute révolte est durement matée. Le premier convoi arrive à Nouméa, le 25 septembre 1872, après cent-cinquante-cinq jours de traversée avec trois destinations : la presqu'île de Ducos pour les déportés en enceinte fortifiée, l'île des Pins pour les condamnés à la déportation simple, l'île de Nou pour les condamnés aux travaux forcés. La garde des déportés a été confiée à des gardes-chiourmes recalés de l'armée régulière. Les premiers arrivés doivent camper dans les bois, construire des paillottes en torchis avec cinq pelles et cinq pioches pour 483, une poussière d'oxyde de fer envahit les poumons et macule le linge. Le séjour des forçats se fera dans un isolement total, ils sont condamnés à l'oubli ; les femmes restées en France reçoivent rarement du courrier préalablement lu et détourné par l'administration pénitentiaire. L'inverse est vrai ; les déportés n'ont aucune information sur le sort de leur famille, ils sont torturés par un sentiment de culpabilité pour avoir voulu ruiner la France et abandonner leurs enfants, selon un discours officiel. Sur les 251 communards qui vont survivre à l'île de Nou, un arsenal de barbarie sans limite sera déployé. Les surveillants appelés « correcteurs » vident les poches et les sacs des détenus ; tout livre et toute photographie sont jetés à la mer, chaque arrivée de convoi assiste à la « bastonnade » avec martinets cloutés, le supplice dit de « la pousette » où le prisonnier est suspendu par les poches est le raffinement suprême.

LA LIBERTÉ REPRENDRA SES ESSORS

Le travail du forçat consiste à défoncer à la barre à mine un plateau rocailleux par effectifs de quatre-vingts hommes où, dans des carrières, non protégés des éboulis, il faut transférer le

calcaire sur des brouettes lourdes sur plusieurs kilomètres. 50% des détenus sont morts d'épuisement en octobre 1876. La nourriture est réduite par le « cambusier », les surveillants, le cuisinier, leurs familles qui se servent en premier. Sur soixante-dix condamnés punis en sept ans, cinquante décéderont d'anémie avec 250 grammes de viande... trois fois par semaine. Lorsque le forçat se repose, il dort sur le sol recouvert de branches équarries, la « barre de justice » immobilisant ses chevilles. Signalons que ses effets ne sont jamais changés malgré l'humidité et le froid. Le travail des déportés et forçats n'était l'objet d'aucune organisation rationnelle et n'eut aucun effet sur l'enrichissement de l'île.

François Cron, dans ses *Mémoires*, se commit d'un poème (page 121) :

*Instituteurs de la Démocratie,
Unissons-nous et malgré les efforts
Des partisans de l'aristocratie
La liberté reprendra ses essors [...]*

*Petits enfants, c'est pour vous qu'on nous chasse
Nous reviendrons, adieu ! Ne pleurez pas.*

L'abus de pouvoir des gardes-chiourmes, sur l'ordre du pouvoir central (Alleyron, le massacreur de femmes et d'enfants de la caserne Lobau, fut nommé gouverneur de l'île) avait pour but de dégrader physiquement et d'affamer les prisonniers.

En mêlant notre encre au sang des communards, déportés et forçats pour des délits d'opinion politique, la flamme d'une lutte pour une République démocratique et sociale survivra à jamais.

■ PHILIPPE LÉPAULARD

(1) Titre d'un livre de Louis-Napoléon Bonaparte, écrit pendant son emprisonnement au fort de Ham en 1844. (2) *Déportés et forçats de la Commune, de Belleville à Nouméa*, Ouest éditions, Universités Inter-Âges de Nantes, Roger Pérennès, 1991

NOTRE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 11 AVRIL 2015

Charles Fernandez présidait la séance à laquelle assistaient plus de 80 amis. Jean-Louis Robert a tracé le bilan de nos actions 2014, parmi les plus importantes : l'exposition à l'Orangerie du Sénat, *Les rendez-vous de l'Histoire à Blois*. Ces deux manifestations nous ont permis de rencontrer un large public et de faire connaître la Commune et notre association.

Nous avons décidé que 2015, année du centenaire de la mort d'Édouard Vaillant, serait l'année Vaillant. C'est pour nous l'opportunité de porter à la connaissance d'un plus large public l'œuvre de la Commune ainsi que l'action de ce communard pour un enseignement laïque, gratuit pour les garçons et pour les filles, qui a instauré un enseignement professionnel pour les filles. Il a également promulgué un décret sur l'égalité des salaires entre les instituteurs et les institutrices.

Deux événements importants se dérouleront autour de Vaillant : une demi-journée, organisée le 18 novembre avec la FSU, à la Bourse du travail, sur Vaillant et notamment sur l'enseignement sous la Commune, et une journée d'étude qui se déroulera, le 9 décembre, à la Mairie de Paris avec le Maitron.

Nous commençons à préparer le 150^e anniversaire de la Commune, date à laquelle nous voudrions que la « Commune de Paris 1871 » ait une station de métro à son nom.

Jean-Louis Robert nous a fait part de sa décision de cesser son activité de co-président après dix ans passés à cette fonction. Pour lui, bien évidemment, il ne s'agit pas de quitter l'association, il continuera ses activités diverses (conférences et autres participations). Nous avons décidé de le nommer président d'honneur. Roger Martelli a accepté la fonction et c'est avec plaisir que nous le voyons maintenant co-présider l'association au côté de

Joël Ragonneau. Le secrétariat général a été renforcé par notre ami Albert Prigent. Toutes ces modifications ont été votées à l'unanimité. Nous continuons nos actions pour que vive la mémoire de la Commune et qu'elle demeure un exemple.

Nous vivons aujourd'hui une grave crise de la démocratie. Une partie du peuple ne croit plus en notre modèle démocratique défaillant et choisit l'abstention. Cette crise est porteuse de danger, replis, rejet de l'autre, le différent, l'étranger.

L'idée même de démocratie est attaquée. Mais les idéaux des communards sont une source vivante dans notre combat pour une démocratie qui retrouve le chemin du peuple, une démocratie où le peuple n'abdique jamais sa souveraineté. Bien sûr, les temps ont changé, mais il est possible d'agir dans les conditions de notre temps.

Se souvenir de ces moments de notre passé est une manière de poser des exigences pour construire ensemble une société de justice sociale ! ■ **FRANÇOISE BAZIRE**

LES BOUTS DE CHOU DES BOUCHOUX PARTENT À L'ASSAUT DU CIEL

Le jeudi 26 mars, nous avons organisé une visite du Montmartre communard pour 20 enfants de 8 à 10 ans de l'école des Bouchoux (commune de 311 habitants située dans le département du Jura) réalisant un voyage d'étude sur le thème de la liberté de la presse.

La visite commence au square Nadar :

— « Savez-vous ce que les parisiens mangeaient pendant le siège ? »

— « Oui, des chats et des rats ! ».

— « Monsieur ! Adolphe Thiers et Adolf Hitler, c'est la même chose ? »



— « Pas tout à fait, mais il est vrai qu'il y a comme un air de famille. »

La présentation du sort du Chevalier de la Barre doit être traduite ; ce n'est plus « *il fut décapité pour n'avoir pas salué une procession* » mais, « *il n'avait pas retiré sa casquette, lors d'un défilé de l'église, alors on lui coupa la tête avec une hache !* » C'est plus clair ainsi.

Tellement clair qu'à midi, interrogés par leur maîtresse sur les impressions de la matinée, tous les jeunes se souvenaient du Chevalier de la Barre. Et un jeune de 8 ans ajouta : « oui, et même que, quand on lui a coupé la tête, ça a fait crac...crac ». Il avait manifestement tout entendu !

La veille, ils avaient été reçus à Radio-France. L'après midi, ils avaient rendez-vous avec trois journalistes réfugiés politiques en France. Le lendemain ils étaient reçus au Sénat.

Avec une institutrice comme celle-là, ces enfants sont équipés pour partir à l'assaut du ciel !

■ JEAN-PIERRE THEURIER

DIEPPE FAIRE REVIVRE LA COMMUNE AVEC NATHALIE LE MEL

Quand on parle des femmes illustres de la Commune de Paris, les Dieppois pensent d'abord à Louise Michel. Eh bien, depuis le samedi

4 avril, grâce à notre amie comédienne Marie-Claude Laurore, la cinquantaine de personnes présentes sur les gradins de la Maison Jacques Prévert de Dieppe, a pu rencontrer une autre grande figure de la Commune : Nathalie Le Mel.

Au cours de ce qu'elle appelle une lecture dynamique, Marie-Claude Laurore nous a offert la présence d'une Nathalie Le Mel généreuse, lumineuse, pionnière du féminisme, militante infatigable du monde ouvrier, une Nathalie qui raconte ses indignations, ses engagements, sa Commune de Paris, et qui nous interpelle : où en sommes-nous aujourd'hui ? Quelles sont nos luttes ?



Tout naturellement, ce moment théâtral s'est prolongé par un débat sur les droits des travailleurs, avec Marc Lagana, historien, membre de la commission culture de l'Association des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871, complétant la réflexion sur le contexte historique et les batailles des communards, et Philippe Stalin, ancien secrétaire de l'Union locale CGT, mettant en garde contre les régressions contenues dans la loi dite

de « modernisation de l'économie » dite encore « loi Macron ». Des idées et des témoignages se sont exprimés dans le public, notamment celui émouvant d'une ouvrière de Palace parfums, victime avec tout le personnel de l'entreprise d'un patron voyou.

Avant de poursuivre les échanges en dégustant une crêpe bretonne, clin d'œil à Nathalie la Brestoïse, Marc Lagana a rappelé que la solidarité et l'union des forces avaient été la clef des réussites des communards.

PS : inviter Nathalie Le Mel pour partager un moment poétique et engagé, c'est facile ; il suffit de contacter Marie-Claude Laurore par l'intermédiaire du siège au local des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871, rue des Cinq-Diamants.

Vive les communardes, vive les communards. Vive la Commune.

➤ **POUR LE COMITÉ DE DIEPPE, NELLY BAULT**

NOTRE SECTION LUXEMBOURGEOISE EN VOYAGE

Dernièrement notre section de l'Association des Amis de la Commune de Paris 1871 avait convié à une visite de la

Lorraine ouvrière, résistante et rebelle en collaboration avec l'hebdomadaire *Le Jeudi*.

La première étape fut le Musée de la Résistance à Thionville où tout un mur commémoratif est dédié à la résistance luxembourgeoise pendant la Seconde guerre mondiale.

A Neufchef, avant la visite de la mine, le groupe avait pu déguster un excellent repas pendant lequel André Faber, journaliste, écrivain et caricaturiste, s'était joint à nous pour réciter des textes et poèmes sur le monde ouvrier.

Dans l'après-midi, la visite continua jusqu'à Thieux où notre ami et syndicaliste Jean-Marie Drobisz avait su nous faire revivre le quotidien des ouvriers et où le groupe s'était incliné devant le monument érigé à la mémoire du cinquantenaire des événements de 1963 (une grève de 79 jours au fond de la mine contre la destruction de 258 emplois).

À Tucquegnieux, nous fûmes reçus à l'hôtel-de-ville où le maire, M. Stachowiak Simon nous faisait l'historique de sa commune. En guise de remerciements, notre présidente Danielle Kies lui remettait un petit documentaire des événements de 1871. D'ailleurs, l'école du village porte le nom de Louise Michel.

Ce petit périple se termina en toute beauté à Esch-Alzette tout en savourant une Kachkéisissen ou Hameschmier, en compagnie de chants et musique. Tout le monde était content de cette belle journée de convivialité et de solidarité. Vive la Commune.

➤ **LES AMIS DE LA COMMUNE
DE PARIS 1871, SECTION LUXEMBOURG A.S.B.L.**



LES COMMUNARDS FÊTÉS AU GRAND DUCHÉ DU LUXEMBOURG

Samedi 9 mai, nos amis luxembourgeois ont rendu hommage aux Luxembourgeois combattants de la Commune de Paris de 1871 et aux communards réfugiés au Luxembourg après la Semaine sanglante.

En 1871, de nombreux Luxembourgeois travaillaient à Paris, notamment dans les métiers du bois. Au sein de la population parisienne, ils ont été nombreux à défendre la Commune de Paris née de l'insurrection du 18 mars 1871. Parmi les hommes et femmes poursuivis par la justice versaillaise après la Commune, on compte une trentaine de citoyens luxembourgeois, ce qui en fait, en proportion de la population, l'une des participations étrangères les plus nombreuses en faveur de la révolution parisienne du printemps 1871.

Après la Semaine sanglante, des communards ont trouvé refuge au Luxembourg. Parmi eux, François Sordet, citoyen français marié à une Luxembourgeoise et Auguste Joseph Martin, allaient y mourir en 1873 et être enterrés dans le cimetière des Bons-Malades situé dans un faubourg ouvrier de la capitale luxembourgeoise. Un de leurs compagnons d'exil sollicita et obtint du bourgmestre de Luxembourg l'autorisation d'ériger sur leur tombe un monument métallique ayant la forme de deux pyramides superposées.

Laisser à l'abandon pendant cinq décennies et rongé par la rouille, ce monument a été remis en état en 1926. Depuis cette date, il fait l'objet chaque année en mai d'une célébration organisée par la Section des Faubourgs du Parti socialiste luxembourgeois, en souvenir de

la Commune de Paris, symbole de solidarité ouvrière et d'internationalisme.

En 1995, une association luxembourgeoise des Amis de la Commune de Paris 1871 a été créée. Elle a obtenu de la ville de Luxembourg la rénovation du monument et la pose d'une plaque commémorative à l'entrée du cimetière des Bons-Malades.

Depuis plusieurs années, l'association luxembourgeoise des Amis de la Commune prend part à l'organisation de la Fête des Communards. Cette année, en son nom, notre amie Jeanne Schosseler s'est adressée aux participants à la fête en faisant état de l'actualité de la Commune de Paris dans les combats d'aujourd'hui pour la démocratie, le progrès social, la laïcité et l'internationalisme. **YVES LENOIR**

VOYAGE À VIERZON ET BOURGES LES 7 ET 8 NOVEMBRE 2015

Pour la commémoration du centenaire de la mort d'Édouard Vaillant nous avons décidé d'honorer sa mémoire et celle des communards du Berry.

Nos amis du comité berrichon ne ménagent pas leur peine pour nous organiser un séjour inoubliable. Tout n'est pas complètement finalisé, mais nous sommes en mesure de vous faire connaître les grandes étapes de notre voyage.

Le samedi, nous partirons pour Vierzon où nous serons accueillis à l'Hôtel de Ville par le député-maire, puis nous nous rendrons à la médiathèque pour l'inauguration de l'exposition consacrée à Édouard Vaillant. Ensuite nous déjeunerons. L'après-midi est prévue une promenade en car avec plusieurs arrêts : l'inauguration d'une plaque apposée sur la maison



ÉDOUARD VAILLANT

natale d'Édouard Vaillant, la visite de l'exposition au Lycée Édouard Vaillant, un dépôt de gerbe sur sa tombe dans le cimetière du centre ville.

Après le dîner, nous assisterons à l'auditorium de l'école de musique à une soirée poétique et musicale, précédée d'une courte présentation des communnards de l'Indre et du Cher.

Le dimanche, nous partirons à Bourges. Nous visiterons l'hôtel-Jacques-Cœur et les archives du Cher. Nous déjeunerons à La Coursilrière, dans les marais de Bourges, avant notre retour à Paris.  **FB**

MERCREDI 18 NOVEMBRE 2015

UNE APRÈS-MIDI AVEC ÉDOUARD VAILLANT

Dans le cadre de la commémoration du centenaire de la mort d'Édouard Vaillant, l'Institut de recherche de la FSU et Les Amies et Amis de la Commune de Paris 1871 s'associent le mercredi 18 novembre 2015, de 15h30 à 19h, à la Bourse du Travail, 3 rue du Château d'Eau, 75010 Paris (métro République), salle Ambroise Croizat, pour proposer aux enseignants, aux syndicalistes, à tous les amies et amis, qui auraient envie d'apprendre, de partager, de communiquer, notamment autour de l'engagement, trois conférences d'une demi-heure, suivies chacune d'un débat d'une durée équivalente.

Accueil à 15h30

Début des conférences à 16 heures précises

- Jean-Louis Robert : *La Commune et l'école*
- Stéphane Sirot : *Socialisme et syndicalisme au tournant des XIX^e-XX^e siècles : la pensée et l'action originales d'Édouard Vaillant et du blanquisme*
- Gilles Candar : *Vaillant et la laïcité*

Les intervenants :

Jean-Louis Robert est historien, professeur émérite d'histoire contemporaine à l'Université Paris 1 et président d'honneur des Amies et Amis de la Commune de Paris 1871. Spécialiste de l'histoire sociale de l'Europe, il a beaucoup travaillé aussi sur l'histoire de Paris. Il a dernièrement publié *Plaisance près Montparnasse, quartier parisien, 1840-1985* (Publications de la Sorbonne, 2012) et *Le Paris de la Commune, 1871* (parution, septembre 2015, Belin).

Stéphane Sirot est historien du syndicalisme et des grèves, enseignant à l'université de Cergy-Pontoise et à Sciences Po Formation, chercheur-associé au CEVI-POF de Sciences Po. Ses deux derniers ouvrages parus : *1884, des syndicats pour la République*, éditions Le Bord de l'Eau, 2014 et *Le syndicalisme, la politique et la grève - France et Europe XIX^e-XXI^e siècles*, Arbre bleu éditions, 2011.

Gilles Candar est historien. Président de la société d'études jaurésiennes, il dirige la publication des Œuvres de Jean Jaurès (Fayard). Auteur de nombreux ouvrages sur la III^e république, il a dirigé avec Jean-Jacques Becker l'*Histoire des gauches en France* (2004, La Découverte) et a publié en 2014 avec Vincent Duclert une biographie de référence, *Jean Jaurès* (Fayard). Il prépare actuellement une biographie d'Édouard Vaillant.



LA MONTÉE AU MUR 2015

Plusieurs centaines de citoyennes et citoyens ont participé le 31 mai 2015 à la traditionnelle montée au Mur des Fédérés, répondant à l'appel de l'association des Amies et Amis de la Commune de Paris, relayé par soixante sept organisations du mouvement démocratique associatif, syndical et politique.

Parti de l'entrée du cimetière, rue des Rondeaux, le cortège se dirigeait vers le Mur des Fédérés par l'allée circulaire du même nom. Le temps de régler la sonorisation, les participants patientaient en interprétant des chansons de la Commune. L'ambiance était d'ores et déjà à la fête.

Françoise Bazire, secrétaire générale des Amies et Amis de la Commune, rappelait l'objet de ce rassemblement : rendre hommage aux communardes et communards victimes, il y a cent quarante-quatre ans, de la féroce répression versaillaise et inscrire leur histoire dans la mémoire populaire. C'est l'objet de poses de plaques en mémoire de la Commune et des communards dans les rues et édifices publics, les plus récentes étant celles de l'Hôtel-de-Ville de Paris et l'inauguration de la rue Léo Fränkel dans le XIII^e arrondissement. Cette

intervention était suivie du dépôt de dizaines de gerbes de fleurs apportées par les organisations ayant appelé à la cérémonie ainsi que par les élus de gauche et progressistes de Paris et d'Île-de-France.

Puis la foule écoutait avec attention, et souvent approuvait par ses applaudissements, l'intervention de Joël Ragonneau, co-président des Amies et Amis de la Commune. La Commune de Paris, affirmait-il d'emblée, est un exemple vivant, d'une grande richesse démocratique et sociale, reconnu en France et dans le Monde.

Les mesures de progrès de la Commune n'auraient pas pu être prises sans l'adhésion des femmes et des hommes qui se réunissaient chaque jour dans les clubs et autres organisations populaires pour rendre compte de leurs difficultés de vie et exprimer leurs besoins. Ces lieux de pédagogie étaient aussi des espaces où les Parisiennes et les Parisiens pouvaient contrôler, aiguillonner et sanctionner éventuellement leurs représentants élus.

Aujourd'hui, nous vivons une grave crise de la démocratie, une situation porteuse de dangers, notamment le repli sur soi, le rejet de « l'autre », l'étranger, le différent. L'idée même



de démocratie est attaquée. Nos services publics sont menacés ; l'école est en crise ; la laïcité menacée ; des patrons voyous délocalisent pour accroître leurs profits.

Face à cette situation, les idéaux des communards sont une source vivante dans les combats pour que la démocratie retrouve le chemin du peuple, lequel n'abdique jamais sa souveraineté.

Notre association des Amies et Amis de la Commune a engagé une campagne pour obtenir la réhabilitation de ces femmes et de ces hommes qui voulaient la République universelle, une société de justice et d'égalité. Réhabiliter les communards, c'est faire connaître leurs combats, leurs actions. Mais c'est d'abord et surtout affirmer que la Commune n'est pas morte, que ses idéaux

sont toujours actuels, c'est mettre en valeur les luttes d'aujourd'hui qui portent l'objectif d'une société plus humaine et plus solidaire. Se souvenir du passé est une manière de poser des exigences pour construire, ensemble, notre présent.

Nous porterons ces ambitions tout au long de l'année 2015 durant laquelle nous célébrerons le centenaire du décès d'Édouard Vaillant, communard de la première heure, resté fidèle toute sa vie aux idéaux de la Commune.

Nous allons continuer dans cette voie en demandant qu'une station de métro parisien porte le nom de *Commune de Paris 1871*.

En signe d'approbation, la foule chantait, en chœur et avec enthousiasme, *Le Temps des Cerises*, hymne de la Commune, et *L'Internationale*. ➤ VL

À MONTPARNASSE AUSSI

Comme nous le faisons désormais une année sur deux, nous nous sommes retrouvés le lendemain de la Montée au Mur des Fédérés devant le monument aux Morts de la Commune dans le cimetière du Montparnasse, érigé en 1910 près de l'endroit où 1600 à 2000 fédérés ont été inhumés dans des fosses communes en 1871.



HOMMAGES À LOUISE MICHEL

L'association Louise Michel se félicite d'avoir fait ce pari un peu fou de commander une œuvre contemporaine pour le 110^e anniversaire de la mort de Louise Michel.

Louise Michel, native de Vroncourt, l'un des plus petits villages de Haute-Marne, a prôné toute sa vie l'instruction pour tous, la dignité pour les travailleurs et le respect de toutes les cultures.

Le public nombreux (650 personnes pour trois spectacles dont une représentation scolaire) a été impressionné par le talent et la force créative d'Éléonore Bovon*. La qualité d'écoute et les applaudissements nourris ont témoigné de l'impact du spectacle. Éléonore Bovon, à elle seule, a créé et orchestré l'ensemble : écriture du texte théâtral, des chants, composition de la musique, interprétation en soliste de certains morceaux et direction de 45 choristes.

Belle performance vocale également pour les deux chœurs qui reprenaient les codes classiques du chœur antique : un groupe d'adolescents du collège Louise Michel et un groupe de choristes amateurs du Comité Citoyen Chanteur.

Cette rencontre intergénérationnelle a permis de transmettre des valeurs humaines fondamentales. L'implication et la concentration des collégiens, entraîné par Éléonore Bovon et Manon Baudet ont été particulièrement remarquables. Le spectacle, riche en émotions, était porté rythmiquement par la voix grave et prenante du violoncelle, joué par Catherine Duport.

« Et pourtant, je vous regarde en face » ne prétend pas être une reconstitution historique du procès de Louise Michel. Éléonore Bovon s'en est librement inspirée pour traduire l'actualité et la force du message de Louise Michel.

La joute verbale féroce était menée avec force



et justesse par Sarah Helly qui incarnait le personnage de Louise Michel et par Olivier de Robert qui jouait avec brio le rôle du procureur, défenseur de l'ordre établi.

Performance également pour Anne-Laure Lemaire dont la mise en scène a su intégrer amateurs et professionnels et gérer la dynamique de 50 personnes sur scène. Puissance évocatrice des chaises (occupées, vides ou renversées) marquant l'absence par leur présence même, témoins muets des tragédies vécues.

Ce spectacle sensibilisait aux grandes questions de société (égalité des sexes, lutte contre les préjugés, refus des discriminations) tout en s'appuyant sur l'immense pouvoir fédérateur du chant et de la pratique artistique collective.

Comme la désignait Victor Hugo, « Viro Major », Louise Michel, « plus grande qu'un homme » et surtout plus grande que toutes les caricatures dans lesquelles on l'a si souvent enfermée.

SYLVIE SPILMAN ET CLAUDINE BOURCELOT

* Pour contacter la créatrice : 06-83-55-67-65 ; eleonorebovon@gmail.com

L'ENVOI DE LA PIÈCE : LE RENDEZ VOUS DU 18 MARS

Quelle d'émotion ce samedi 23 mai 2015, devant cette belle scène du Théâtre de verdure à la Fête de Lutte ouvrière, en percevant le lourd silence de cette foule, attentive, assise compacte sous la toile qui la protège de la pluie ! 150... 200 personnes, comment compter ?

Chacun et chacune sont pris par l'ambiance de ce jeu si bien assumé par notre troupe d'amateurs. Ils ont travaillé dur depuis des années, pour arriver à ces moments rares d'émotion profonde. La première fois sur la place de l'Hôtel-de-Ville en 2011, pour le 140^e anniversaire de la Commune, nous avons bien senti que ce travail méritait d'être poursuivi. Il pleuvait pourtant des cordes, sans arrêt, et le public restait assis, suspendu aux répliques des comédiens, pourtant pas très sûrs d'eux, mais certains de faire passer des idées essentielles !

Depuis, ils ont tous pris de l'assurance avec la représentation donnée au congrès de la Filpac-CGT et puis à Dieppe avec les amis de notre comité local, et enfin à la fête de la Commune. Ils joueront encore dans la rue, demandés par le Front de gauche, puis par la Fédération anarchiste, peut-être aussi dans les mairies du XI^e et du XX^e.

Merci à eux de nous faire vivre, toujours avec plus

de force, des personnages hauts en couleurs comme ceux de Victorine Brocher, Nathalie Le Mel, Louise Michel, ou une Mélanie, femme du peuple, qui sait dire sans détours au personnage du général Lecomte, combien il doit prendre garde au courage des Parisiens. Pour les hommes, c'est Varlin, Theisz, Delescluze et cet ouvrier tanneur qui revendique le droit de relever l'honneur trahi par la bourgeoisie. Et que dire des deux personnages, Lecomte et le député versaillais, qui apportent leur soutien au traître à la patrie, ce sinistre Thiers. Des rôles pas faciles à jouer pour de fidèles amis de la Commune de Paris ! L'ancêtre communal, qui revient chaque année sur la place de l'Hôtel-de-Ville le 18 mars, sait raconter ce moment exceptionnel où la démocratie régna sur Paris. La jeune femme, au prénom symbolique de Marianne, comprend alors combien elle a été trompée dans l'information qu'elle a reçue, à son insu, sur cette grande histoire populaire si peu connue. Le chant final de *L'internationale des travailleurs* revendiquant la révolution sociale, unissait spectateurs et acteurs dans un même élan tonique.

Oui, ce fut un grand bonheur de les voir, de les entendre, de vibrer avec eux. Une demi-heure d'une pièce bien enlevée, forte et convaincante à la fois, émouvante parfois.

Merci à tous pour ce travail qui permet de faire avancer la connaissance de l'histoire de la Commune et son œuvre sociale tellement d'actualité aujourd'hui.

Ce jour-là, à quelques pas, d'autres ami(e)s tenaient le stand de littérature. Ils ont pu répondre aux questions que soulevait le spectacle, et le stock d'ouvrages fut rapidement épuisé, preuve s'il en est, de l'intérêt suscité par la pièce.

Merci à tous ceux et celles qui ont uni leurs efforts, sans compter leur temps, pour arriver à un tel résultat !

Bientôt, ne ratez pas ce spectacle sur la place de la Commune dans le XIII^e, le 26 septembre.

 CLAUDINE REY

La pièce est visible sur notre site internet



UNE RUE LÉO FRÄNKEL INAUGURÉE À PARIS

Une nouvelle étape dans notre campagne pour la réhabilitation de la Commune et des communards a été franchie le 22 mai dernier avec l'inauguration d'une rue Léo Fränkel dans le XIII^e arrondissement de Paris.

Répondant à la demande de notre association, la Ville de Paris a décidé de donner le nom du communard Léo Fränkel à une voie nouvelle du XIII^e arrondissement débouchant rue du Chevaleret, à proximité de la Bibliothèque François Mitterrand.

L'inauguration de cette rue a eu lieu le 22 mai dernier en présence de Catherine Vieu-Charrier, adjointe

son arrière-petit-fils Jean-Marcel et Mme Jacqueline Fränkel, veuve de son petit-fils.

Sylvie Pépino, co-animatrice de la commission du Patrimoine de notre association, a présenté la vie militante et révolutionnaire de Léo Fränkel, né en 1844 en Hongrie, arrivé en France en 1867 où il a participé à l'élaboration des statuts de la Fédération parisienne de l'Internationale au sein de laquelle il militait activement.

Le 26 mars 1871, il est élu membre de la Commune dans le XIII^e arrondissement. Cette élection est confirmée par la commission de validation dans ces termes : *« Considérant que le drapeau de la Commune est celui de la République universelle ; considérant que toute cité a le droit de donner le titre de citoyen aux étrangers qui la servent, la commission est d'avis que les étrangers peuvent être admis et propose l'admission du citoyen Fränkel. »*

Léo Fränkel est nommé par la Commune délégué au travail à l'Industrie et à l'Échange où il exerce en fait la fonction de ministre. A ce titre, il participe à l'élaboration de la considérable œuvre sociale de la Commune. Il s'en explique lors de la séance du 18 mai de l'assemblée communale : *« la révolution du 18 mars a été faite exclusivement par la classe ouvrière. Si nous ne faisons rien pour cette classe, nous qui avons pour principe l'égalité sociale, je ne vois pas la raison d'être de la Commune. »*

Pendant la Semaine sanglante, il est blessé sur une barricade du Faubourg-Saint-Antoine. Il réussit à échapper aux versaillais et à se réfugier à Genève, puis à Londres, où il milite dans le mouvement ouvrier international. Il revient en France en 1888 où il meurt en 1896. En conclusion de son intervention, Sylvie Pépino rappelle qu'il est important, aujourd'hui, que perdurent la mémoire et l'espoir porté par les femmes et hommes de la Commune et d'œuvrer à leur réhabilitation. **■ VL**

à la maire de Paris, chargée de la mémoire, de Jérôme Coumet, maire du XIII^e arrondissement, de nombreux Amies et Amis de la Commune de Paris, notamment Roger Martelli et Joël Ragonneau, coprésidents, Françoise Bazire, secrétaire générale, Claudine Rey et Jean-Louis Robert, présidente et président d'honneur de l'association.

Nous avons eu l'immense plaisir de rencontrer, à cette occasion, deux descendants de Léo Fränkel,



PRÉSENCE COMMUNARDE À LA FÊTE DE L'HUMANITÉ

LE STAND DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS

Un très grand et beau stand, au rouge dominant, une équipe d'amies et d'amis prêts à débattre avec vous de tout ce qui nous attache à ce formidable moment de l'histoire qui sert encore de référence aux combats d'aujourd'hui, tel sera le stand où nous pourrons vous accueillir les 12 et 13 septembre à la Courneuve.

Vous trouverez sur notre espace des ouvrages de référence, le plus souvent des œuvres de communards eux-mêmes, et aussi des souvenirs liés à l'histoire de la Commune.

Pour écrire à vos amis et pour les philatélistes, vous découvrirez un nouveau timbre-poste à l'effigie cette fois de Vaillant, dont nous commémorerons, toute cette année, l'anniversaire de sa mort. Un très beau timbre inspiré par le travail de notre ami, Jérôme Gulon, dont les œuvres, de superbes mosaïques, ont été présentées lors de notre exposition à l'Orangerie du Sénat, l'été dernier. Une carte postale l'accompagnera pour correspondre depuis la fête.

Et puis, nous aurons le très grand plaisir de recevoir le samedi 12 septembre, à 15 heures, Ernest Pignon Ernest pour dédicacer l'ouvrage qu'il a illustré : *Blanqui l'Enfermé*, une biographie publiée par Gustave Geffroy en 1897 et demeurée, depuis 1926, indisponible. Un événement littéraire publié aux éditions L'Amourier dont nous aurons la primeur, et qui comporte un à propos de Bernard Noël.

Vous pourrez faire dédicacer également la belle affiche qui avait été dessinée en 2011 par Ernest Pignon Ernest et qui annonçait le 140^e anniversaire de la Commune sur la place de l'Hôtel de Ville à Paris.

Le dimanche 13 septembre, de 14h à 16h, nous dévoilerons l'ouvrage édité chez Belin comportant les huit conférences sur la Commune présentées en 2011 au Petit Palais, à Paris. Jean-Louis Robert, Président d'honneur de notre association et professeur émérite à l'Université de Paris I, sous l'égide duquel ce travail fut réalisé, dédicacera ce livre. **■ CR**

ERNEST PIGNON ERNEST
SERA EN DEDICACE
POUR L'OUVRAGE
« BLANQUI L'ENFERMÉ »
QU'IL A ILLUSTRÉ.



BLOIS / AUX RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

Notre présence aux Rendez-vous de l'Histoire de Blois, l'année dernière, nous a permis de participer à des débats, mais aussi de nous faire connaître auprès d'un public d'amateurs et de professionnels de l'histoire. Le thème de l'édition 2015, « Les Empires », est moins proche de nos préoccupations que ne l'étaient « Les Rebelles » en 2014. Néanmoins, eu égard à l'expérience encourageante de l'an dernier, nous y tiendrons de nouveau un stand du 8 au 11 octobre 2015. Ce sera une nouvelle occasion de développer notre association. **■ MP**

HOMMAGE AUX COMMUNARDS RUE DE LA FONTAINE AU ROI (PARIS 11^E)



Vendredi 29 mai 2015, comme chaque année, la section socialiste de Paris 11^e a rendu hommage aux combattants et à l'œuvre de la Commune de Paris. Une trentaine de camarades, d'amies et amis, dont des amies et amis luxembourgeois, se sont retrouvés devant le 17 rue de la Fontaine au Roi, là où tomba, le 28 mai 1871 la barricade défendue par Eugène Varlin, Théophile Ferré et Jean-Baptiste Clément.

Successivement, Philippe Wehrung, secrétaire de la section socialiste du XI^e, Claudine Rey, présidente d'honneur des Amies et Amis de la Commune, François Vauglin, maire du XI^e arrondissement et Patrick Bloche, député de Paris, rappelleront ce que fut le combat des communards et éclaireront l'actualité des idéaux et des actes de la Commune de Paris. Tous insisteront sur la nécessité de transmettre la mémoire de la Commune, qui n'est pas nostalgie, mais leçon pour le présent et pour l'avenir. Claudine rappela l'action des Amies et Amis de la Commune pour que les communards retrouvent leur place dans les mairies parisiennes et dans les programmes scolaires. Elle annonça le lancement par l'association d'une campagne pour qu'une station de métro « Commune de Paris 1871 » soit inaugurée pour le 150^e anniversaire en 2021.

Cet hommage se termina par le dépôt des gerbes, le chant du *Temps des Cerises*, puis par le partage d'un « communard » dans le bar voisin, situé au bas d'un immeuble où habita Jean Allemane. **✉ MICHEL PUZELAT**

LISTE DES SIGNATAIRES POUR L'APPEL A LA MONTEE AU MUR

ACER (AMIS DES COMBATTANTS EN ESPAGNE REPUBLICAINE)
ARAC
ASSOCIATION ACTION
ASSOCIATION LOUISE MICHEL
ASSOCIATION POUR UNE CONSTITUANTE
ASSOCIATION VITRUIVE
ATTAC
CE TOTAL PETROCHEMICALS - USINE DE GONFREVILLE
CER SNCF DE PARIS EST
CER SNCF NORMANDIE
CERCLE COMMUNISTE RP
CGT-CHEMINOTS PARIS RIVE GAUCHE
CGT-FAPT
CGT-FED. NAT. INDUSTRIE CHIMIQUE
CGT-FEDERATION DES CHEMINOTS
CGT-FEDERATION NATIONALE PTT BUREAU GARES AMBULANTS
CGT-FILPAC FERPA RETRAITES
CGT-INFO' COM
CGT-INSTITUT D'HISTOIRE SOCIALE P.T.T.
CGT-SECTEUR FEDERAL DES CHEMINOTS REGION DE PARIS EST
CGT-SGLCE
CGT-SYNDICAT HOPITAL SAN SALVADOR
CGT-UNION DES SYNDICATS CGT DU HAVRE
CGT-UNION REGIONALE ILE-DE-FRANCE
CHORALE POPULAIRE DE PARIS
COMITE LAÏCITE REPUBLIQUE
COMITE LEO LAGRANGE DE PARIS
DROITS DEVIANT
EDITION LE TEMPS DES CERISES
EUROPE ECOLOGIE LES VERTS PARIS
FSU
GAUCHE UNITAIRE
GROUPE COMMUNE DE PARIS-FEDERATION ANARCHISTE
IN MEMORIAM
INSTITUT DE RECHERCHE DE LA FSU
LE TEMPS DES CERISES S.C.O.P
LES GARIBALDIENS
LIBRE PENSEE
LIBRE PENSEE FEDERATION DE PARIS
LIGUE DES DROITS DE L'HOMME, FEDERATION DE PARIS
LOISIRS SOLIDARITE RETRAITES 92/LSR 92
LUTTE OUVRIERE
MOUVEMENT DES JEUNES COMMUNISTES DU CAMBRESIS
MOUVEMENT JEUNES COMMUNISTES DE FRANCE (MJCF)
MOUVEMENT JEUNES COMMUNISTES PARIS
MOUVEMENT REPUBLICAIN ET CITOYEN
MOUVEMENT REPUBLICAIN ET CITOYEN DE PARIS 11^e
MRAP
NOUVEAU PARTI ANTICAPITALISTE PARIS
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS-EDF GDF SUEZ
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS-FED. DE PARIS
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS-PARIS 11^e
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS-PARIS 20^e
PARTI COMMUNISTE FRANCAIS-SECTION ETAMPES SUD-ESSONNE
PARTI DE GAUCHE
PARTI DE GAUCHE PARIS
PARTI RADICAL DE GAUCHE
PARTI SOCIALISTE-FEDERATION DE PARIS
PARTI SOCIALISTE-SECTION 20^e PARIS
PARTI SOCIALISTE-SECTION XI^e PARIS LEON BLUM
REPUBLIQUE ET SOCIALISME
RESISTANCE SOCIALE
ROUGES VIFS ILE DE FRANCE
SOCIETE LOUISE MICHEL
UFAL
UNEf-BUREAU NATIONAL



UN MERLE MOQUEUR SE POSE SUR LE FORT D'ISSY- LES-MOULINEAUX

Les récentes transformations du Fort d'Issy-les-Moulineaux se traduisent par une étrange renaissance. Les travaux ont mis à jour de nombreux boulets de canons, issus des féroces combats évoqués dans notre précédent bulletin. Le sculpteur Christian Renonciat les a réutilisés pour faire naître un merle moqueur en plein milieu du carrefour routier, devant le centre culturel « Le Temps des cerises ». Il s'agit là d'un très bel hommage rendu à la Commune, dans toute sa fragilité, son espièglerie et son indestructibilité. Qu'il en soit chaleureusement remercié.

J-P T

WILLIAM MORRIS ET LA COMMUNE

Dans le numéro 62 du bulletin *La Commune*, vous avez publié une photo d'un touche-à-tout génial de la culture anglaise : poète, romancier, architecte, décorateur... La seule œuvre accessible en français est, à ma connaissance, une traduction de 1957 (complète et bilingue) de son roman majeur *The News from nowhere* — Les Nouvelles de nul-lepart — publié par la librairie Aubier à des fins agrégatives.

William Morris fut également le fondateur du premier parti anglais se réclamant du socialisme. Il est à noter que dans l'un de ses poèmes, *The Pilgrims of Hope*, les deux derniers chapitres se passent pendant la Commune (*A Glimpse of the coming day* – Coup d'œil sur les temps à venir) et au cours de la Semaine sanglante (*Meeting the war-machine* – Face à la machine de guerre). Le spectacle, que notre chorale *Chantons Liberté* avait monté sur le thème de la Commune, reprenait le titre du poème de W. Morris : *Les Pèlerins de l'espoir*, et j'avais traduit quelques vers du poème :

*Année après année, autour du drapeau rouge
Les hommes chercheront
Les conseils des vaincus et le pardon des morts.
Les plaies se fermeront,
Et se tairont les chants absurdes des vainqueurs.
Alors on comprendra la portée des exploits
Des vaincus, des maudits qui furent sages avant l'heure.*

JEAN GÉRON

WILLIAM MORRIS
ET LA SECTION D'HAMMERSMITH DE LA LIGUE
SOCIALISTE ANGLAISE VERS 1890



COURBET CONTRE FACEBOOK

C'est un étonnant et cependant utile combat que celui-ci. Un enseignant, familier du célèbre réseau internet Facebook, a voulu envoyer une reproduction du non moins célèbre tableau de Gustave Courbet « L'Origine du monde » pour en faire profiter... le monde entier ! Cela paraît, nous n'en doutons pas, d'un fort sentiment philanthropique.

Hélas, le réseau social créé par Mark Zuckerberg n'a pas hésité à censurer la photo postée par l'internaute français et à fermer son compte Facebook. Ce dernier, mauvaise tête, n'a pas accepté la décision qui s'appuie sur des conditions d'utilisation garanties par les tribunaux californiens, et s'est retourné vers la justice de son pays qui est aussi le nôtre ! Qui donc a pouvoir de justice dans ce cas ? L'affaire a le mérite de poser la question et de mettre en lumière les contradictions de la mondialisation numérique.

Le tribunal de grande instance de Paris s'est déclaré compétent le 5 mars, ouvrant ainsi la voie à un procès contre Facebook pour censure illicite d'une œuvre d'art exposée dans un des plus grands musées de France. Or, Facebook a fait appel de cette décision, a-t-on appris le 18 mai 2015 ; soulignant que les moyens financiers de son client sont « sans commune mesure » avec ceux de Facebook, M^e Stéphane Cottineau, a estimé que le géant américain « joue la carte de la procédure » pour « décourager », « user » son client. L'appel de Facebook devrait être examiné dans les mois qui viennent.

La mode est-elle à la censure des images ? Le tableau de Picasso, de style néo-cubiste, « Les Femmes d'Alger », inspiré de celui du même nom signé Delacroix, a été vendu aux enchères à New York pour 179,36 millions de dollars. Le personnage principal, une femme à la poitrine généreuse a été flouté au niveau des seins sur une chaîne de télévision et posté ainsi, le 14 mai dernier, pour information. Le ridicule des puritains de tout poil atteint là un sommet aussi himalayen que celui du prix !

Au moment où, par ailleurs, à Mossoul en Irak par exemple, des soldats iconoclastes fanatisés s'en prennent aux antiques sculptures des musées et pratiquent le nettoyage culturel, est-ce bien opportun de répondre par tant de pudibonderie ?

Il est réjouissant de constater que le message de Courbet est encore d'actualité, lui qui s'était fixé comme objectif de pratiquer « l'art vivant » selon ses propres mots. **✱ EUGÉNIE DUBREUIL**



DANS LE REGARD DE LOUISE

Écrite par Georges Dupuis, un auteur dramatique féru d'histoire, cette pièce de théâtre se compose de sept tableaux et met en scène Louise Michel et un médecin de quartier, personnage fictif, avec qui elle va sympathiser au fil des visites à domicile. Le récit particulièrement bien construit repose sur la confrontation entre deux personnalités fortes que tout oppose, la situation sociale, les positions politiques et qui finissent par se rapprocher au fur et à mesure des conversations.

La rencontre entre les deux protagonistes se situe après l'attentat commis au Havre en 1888 contre « la vierge rouge ». Souffrant de violents maux de tête, elle a recours au docteur Pelletier qui

ne la connaît pas, mais devient peu à peu un confident. La pièce est riche d'enseignement sur Louise Michel, sur ses conditions de vie précaires, sa solitude, son amour des chats et surtout sa passion intacte pour la Nouvelle-Calédonie. A côté, le récit des amours du médecin est nettement moins intéressant.

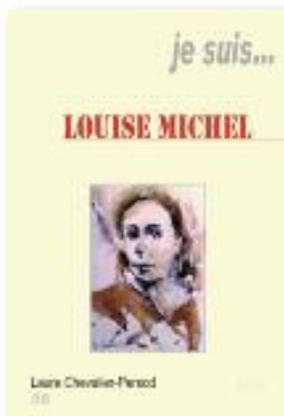
La pièce est incontestablement agréable à lire. La véracité des situations nous permet de croire rapidement à cette histoire de rencontre entre ces personnages auxquels on s'attache. De surcroît, elle nous informe sur une période de la vie méconnue de Louise Michel et permet de nous l'imaginer au quotidien. La pièce a été jouée en 2014 à Paris, au théâtre du Ranelagh.

■ **ERIC LEBOUTELLER**

Georges Dupuis, *Dans le regard de Louise. D'après la vie de Louise Michel*, Paris, Les Cygnes (2013)

JE SUIS... LOUISE MICHEL

Dans la collection « Je suis... », consacrée à faire connaître des personnages qui ont donné leur nom notamment à des établissements scolaires et universitaires, voici un nouveau livre pour la jeunesse dédié à Louise Michel*. Il se présente comme une autobiographie faisant donc fréquemment appel à des citations et à des propos de Louise Michel. Cela



donne un ton personnel, intime et très vivant à cet ouvrage bien documenté, agrémenté de nombreuses photos et gravures, écrit par une enseignante d'histoire. Passant successivement en revue l'enfance, l'entrée dans la vie active comme enseignante -trop indépendante, elle ouvre une école « libre » pratiquant une pédagogie très moderne et expérimentale- l'auteur passe plus rapidement sur son rôle durant la Commune. Par contre, sa relation originale avec les Kanaks, par rapport à la plupart des déportés en Nouvelle-Calédonie, est mise en valeur. Avec son retour en France, Louise Michel reprend jusqu'à sa mort son combat au service des femmes, de la « Sociale » et de l'anarchie. Un livre court (97 pages), écrit dans une langue accessible, qui peut intéresser les enfants et les adolescents. ■ **PL**

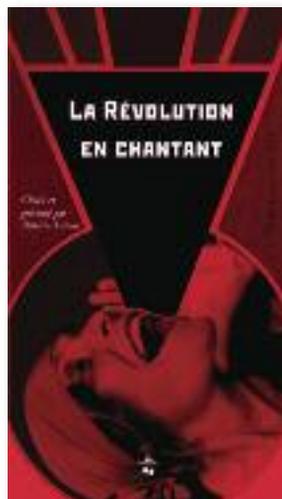
Laure Chevalier-Persod, *Je suis... Louise Michel*, Jacques André éditeur (2015)

* Voir notre bulletin n°60 : Gérard Dhôtel, *Louise Michel, Non à l'exploitation*

LA RÉVOLUTION EN CHANTANT

Ce livre regroupe les paroles de 70 chants révolutionnaires de 1789 jusqu'aux années cinquante ; il y a quelques chansons d'autres pays comme l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, les États-Unis (avec une traduction). On trouve les chansons les plus célèbres, mais aussi d'autres bien moins connues, comme *Paris pour un beefsteak* (1870), *Filles d'ouvriers* (1887), *La femme libre* (1896), *Le front des travailleurs* (1935)... Le livre se termine par une petite biographie des nombreux auteurs de ces chants.

La révolution en chantant, Patricia Latour, Le temps des cerises



La Commune



DANS CE NUMÉRO

Éditorial

- Pour une station de métro *Commune de Paris 1871* . 02
- Notre ami Jean Vautrin . 03
- Fête de la Commune 2015 . 04 . 05

Histoire

- L'année 1865 . 06
- The Graphic* : la Commune vue d'Angleterre . 10
- Les « largesses » du commandant Réveillère . 14
- Nouvelle-Calédonie, la barbarie du bagne . 18

Notre association

- Assemblée générale du 11 avril 2015 . 21
- Les bouts de chou des Bouchoux . 21
- Nathalie Le Mel à Dieppe . 22
- La section du Luxembourg voyage . 23
- Grand Duché du Luxembourg . 24
- Voyage à Vierzon et à Bourges . 24
- Une après-midi avec Édouard Vaillant . 25
- La montée au Mur 2015 . 26

Actualité

- Hommages à Louise Michel . 28
- Le rendez-vous du 18 mars à la Fête de LO . 29
- Inauguration de la rue Fränkel . 30
- Présence communarde à la Fête de l'Humain . 31
- Rendez-vous de l'Histoire à Blois . 31
- Les signataires de l'appel au Mur . 32
- Hommage rue de la Fontaine au Roi . 32

Culture

- Merle Moqueur à Issy-les-Moulineaux . 33
- William Morris et la Commune . 33
- Courbet contre Facebook . 34

Lectures

- Dans le regard de Louise* . 34
- Je suis... Louise Michel* . 35
- La révolution en chantant* . 35

L'ORGANIGRAMME DE L'ASSOCIATION

Président-e-s d'honneur

Claude Willard
Claudine Rey
Jean-Louis Robert

Présidents

Roger Martelli
Joël Ragonneau

Secrétaire générale

Françoise Bazire

Secrétaires généraux adjoints

Albert Prigent
Jean-Claude Liebermann

Comité de rédaction du bulletin

Michèle Camus

Trésorière

Irène Guéineau

Commissions

Finances

Christine Michot
Eliane Roulier

Communication

Françoise Bazire

Culture

Marc Lagana
Jean-Pierre Theurier

Fêtes et événements

Joël Ragonneau

Patrimoine

Sylvie Pepino
Charles Fernandez

Littérature

Annette Huet
Marie-Claude Willard
Claude Chrétien

Directeur de la publication : Claude Willard

Ont participé à ce numéro : Nelly Bault, Françoise Bazire, Claudine Bourcelot, Michèle Camus, Eugénie Dubreuil, Jean Géron, Yannick Lageat, Eric Leboutteiller, Yves Lenoir, Philippe Lépaillard, Paul Lidsky, Roger Martelli, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Claudine Rey, Jean-Louis Robert, Sylvie Spilman, Jean-Pierre Theurier, et nos Amis de la section Luxembourg

Coordination : Michèle Camus · **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier

Impression : Imprimerie Maugein · **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (64) paraîtra fin novembre 2015. Faire parvenir vos articles avant 30 septembre 2015



LES AMIES ET AMIS DE LA

Commune de Paris 1871

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91

courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14h à 17 h (sur rendez-vous)